

HOMMAGE DE L'AUTEUR

ACADÉMIE ROYALE DE BELGIQUE

---

EXTRAIT DES BULLETINS

DE LA

**CLASSE DES LETTRES**

ET DES

SCIENCES MORALES ET POLITIQUES

---

Séance du 7 juillet 1919, pp. 465-482.

**Notes sur l'Iphigénie à Aulis d'Euripide,**

par L. PARMENTIER, membre de la Classe.

BRUXELLES

HAYEZ, IMPRIMEUR DE L'ACADÉMIE ROYALE DE BELGIQUE

112, Rue de Louvain, 112

---

1919

Bibliothèque Maison de l'Orient



150979

Notes sur l'*Iphigénie à Aulis* d'Euripide,

par L. PARMENTIER, membre de la Classe.

6-8

Les paroles qu'échangent Agamemnon et son vieux serviteur au début de l'*Iphigénie à Aulis* d'Euripide sont réparties entre eux de la façon suivante dans les deux seuls manuscrits à considérer, le *Laurentianus* L et son *gemellus*, ou plus probablement ici sa copie, le *Palatinus* P. Cette division est conservée encore dans la dernière et excellente édition critique de G. Murray.

- ΑΓ. ὦ πρέσβυ, δόμων τῶνδε πάροιθεν  
 στεῖχε. ΠΡ. Στείχω. Τί δὲ καινουργεῖς,  
 Ἄγάμεμνον ἀναξ; ΑΓ. Πεύση. ΠΡ. Σπεύδω.  
 Μάλα τοι γῆρας τοῦμὸν αὐπνον  
 καὶ ἐπ' ὀφθαλμοῖς ὄξυ πάρεστιν. 5
- ΑΓ. Τίς ποτ' ἄρ' ἀστήρ ὄδε παρθμεύει;  
 ΠΡ. Σείριος ἐγγύς τῆς ἑπταπόρου  
 Πλειάδος ἄσσων ἔτι μεσσήρης.
- ΑΓ. Οὐκουν φθόγγος γ' οὔτ' ὀρνίθων  
 οὔτε θαλάσσης ἰσιγαὶ δ' ἀνέμων 10  
 τόνδε κατ' Εὐριπον ἔχουσιν.

La situation est celle que Racine a conservée pour le début de son *Iphigénie*. La scène est à Aulis, devant la tente d'Agamemnon. Il fait encore nuit. Après une insomnie pleine d'agitation, Agamemnon se décide enfin à réveiller son vieux

serviteur pour lui confier une lettre destinée à Clytemnestre, qui est en route avec sa fille vers Aulis. La lettre leur ordonne de retourner à Argos, empêchant ainsi Iphigénie de venir dans le camp des Grecs pour être sacrifiée à Artémis.

Les vers 4-5, que le vieillard prononce en accourant près de son maître, veulent dire littéralement : « Voici que ma vieillesse qui est sans sommeil et légère sur mes yeux est tout à fait à tes ordres. » Je remarque en passant qu'il ne faut pas entendre ἐπ' ὀφθαλμοῖς ὄξυ d'une vue perçante, comme on le fait souvent. L'abstrait γῆρας, au lieu du concret (le vieillard que je suis), est employé parce que les qualités indiquées sont celles de la vieillesse en général; le vieillard ne dort guère et a vite les yeux ouverts. A bien des égards, la vieillesse mérite l'épithète de βραδύς (βραδύπου, *Hécube*, 66) ou de βαρύς : *Alceste*, 672, τὸ γῆρας ... βαρύ. *Héraclès*, 638, τὸ δὲ γῆρας βαρύτερον Αἴτνας σκοπέλων ἐπὶ κρατὶ κεῖται. Mais si elle est plus lourde sur la tête que l'Etna, elle est légère sur les yeux qu'elle ne laisse pas appesantir par le sommeil, et qu'elle est prompte, alerte à ouvrir. De même, ὀξύθυμία, l'irritabilité, est un caractère des vieillards, *Andromaque*, 728, 689.

Au vieillard qui accourt ainsi à son pressant appel, Agamemnon demanderait tout à coup, v. 6 : « Quel est donc cet astre qui passe ? » Et le vieillard répondrait : « Sirius, près des sept Pleiades, encore au milieu de sa course. » Il me paraît étonnant que nul ne se soit aperçu jusqu'ici de la singularité qu'introduit chez Euripide la répartition traditionnelle de ces paroles. Agamemnon, en pleine nuit, appelle hâtivement son serviteur qui accourt plein d'émoi, et ce serait pour lui demander tout d'abord... le nom de l'étoile Sirius. Cette question, pour laquelle il est impossible d'imaginer le moindre à-propos, montrerait en outre le roi des rois, en fait d'astronomie vulgaire, plus ignorant que son vieux domestique.

Dès qu'on s'est avisé de la difficulté, on découvre aisément

un moyen très simple de rendre au dialogue la vraisemblance et le naturel. Il suffit d'admettre que c'est le vieillard qui, après les deux vers où il s'est présenté (4-5), adresse la question :

Τίς ποτ' ἄρ' ἀστὴρ ὄδε πορθιμέυει;

Dès lors, les deux vers (7-8) qui donnent la réponse : Σείριος . . . μεσσήρης, appartiennent à Agamemnon, de même que les trois suivants jusque 11 ἔχουσιν.

On se représente facilement le jeu de scène. Le vieillard, éveillé à une heure inaccoutumée et accouru précipitamment de sa tente auprès d'Agamemnon, lève les yeux et s'aperçoit qu'il fait pleine nuit. Il demande avec étonnement quelle est l'étoile qu'il voit encore briller, de la même façon que nous dirions : A quelle heure de la nuit sommes-nous donc? Ainsi s'explique dans sa question la particule ἄρα. Elle se réfère au geste de surprise qu'il vient de faire, tandis que, de la part d'Agamemnon, elle soulignerait encore une question pour lui inutile et absurde. Au contraire, c'est à Agamemnon, qui veille depuis longtemps, de donner la réponse, et ainsi Euripide a l'occasion de lui faire ajouter les vers magnifiques (9-11), qui sonnent comme une plainte rappelant les angoisses de son attente nocturne (à remarquer, dans le vers final, la tmèse κατ' . . . ἔχουσιν) : « Oui, nul bruit ni d'oiseaux, — ni de la mer; le silence des vents règne sur l'Euripe. » Le beau vers descriptif de Racine :

Mais tout dort, et l'armée, et les vents, et Neptune.

attribué au serviteur, n'a pas le pathétique contenu que la même idée acquiert dans la bouche du père, à qui le silence des vents prend la vie de sa fille.

On sait combien est faible l'autorité des manuscrits pour ce qui concerne la répartition des personnes, et il n'y aurait guère à s'inquiéter de leur témoignage, si nos éditions critiques

n'appelaient ici, à l'appui de la division qu'elles maintiennent, une indication fournie par la tradition indirecte. Ennius, en effet, avait écrit une *Iphigénie* à l'imitation de celle d'Euripide, et nous en possédons justement le fragment qui correspond à notre passage. Ce fragment est imprimé comme il suit dans les *Tragicorum Fragmenta* de Ribbeck, p. 43, 3<sup>e</sup> édition.

## AGAMEMNO

Quid noctis videtur in áltisono  
Caeli clipeo?

## SENEX

Temo superát  
Stellás cogens etiam átque etiam  
Noctis sublime iter

Les éditeurs d'Euripide ont eu le tort de ne pas se reporter à la source même de cet extrait qui a été conservé par Varron, *De lingua latina*, VII, 73 M. Ils auraient vu qu'en réalité le texte chez Varron n'indique pas les noms des personnages; leur distinction a été faite par G. Hermann, dans son édition de l'*Iphigénie à Aulis* 8. On trouve à un autre endroit, V, 19 M, une nouvelle allusion à notre passage : *Itaque dicit Andromeda nocti* : « *quae caua caeli signitenentibus conficis bigis* » (fragm. 1 de l'*Andromète* d'Ennius) et *Agamemno* : « *in áltisono caeli clipeo* », *cauum enim clipeum*. » Seuls donc, les mots « *in áltisono caeli clipeo* » sont bien attestés comme appartenant à Agamemnon, et je crois qu'avec eux seulement commençait sa réponse. Chez Ennius comme chez Euripide, c'est le vieillard qui, jeté tout à coup en face de la nuit étoilée, s'informait de l'heure, et Agamemnon lui répondait en des termes où, comme le remarque Varron après la citation du fragment, « *multam*

*noctem ostendere vult a temonis motu.* » Il faut donc couper l'extrait comme il suit :

SENEX

Quid noctis videtur?

AGAMEMNO

In altisono

Caeli clipeo temo superat

Stellas cogens etc.

*Σείριος* désigne bien certainement dans notre passage l'étoile Sirius, comme toujours chez Hésiode, chez Eschyle et chez Euripide lui-même, et il n'y a pas lieu de discuter l'opinion qui a voulu faire ici de *σειριος* un adjectif signifiant « brillant ». Weil, qui a accepté cette idée malheureuse, non seulement attribue, comme tous les éditeurs, le vers 6 *Τίς ποτ' κτλ.* à Agamemnon, mais il continue la phrase sans ponctuation après *πορθμεύει* (Quelle est l'étoile brillante, etc.) et présente les vers 6-8 comme une question d'Agamemnon. Ainsi cette question, déjà étrange dans la bouche du roi, resterait plus étrangement encore sans aucune réponse.

Si l'on prend à la lettre les termes d'Euripide, il y a une certaine inexactitude, comme l'a déjà remarqué Scaliger, à placer Sirius à côté des Pleiades. Mais il n'y a pas lieu de trop insister sur le sens de *έγγύς*. En fait le poète, dans la même région du ciel, ne veut tenir compte que des étoiles les plus connues, celles qui interviennent pour les observations relatives aux travaux des champs, à la température, et ici particulièrement, à la navigation.

Il est beaucoup plus intéressant de se demander à quelle date de l'année se rapporte l'état du ciel à l'heure ici indiquée, car il faut se bien persuader que les descriptions d'Euripide sont toujours exactement des choses vues.

L'époque où Sirius se trouve au zénith (μεσσήρης) quand paraît l'aurore, est celle où il faut commencer la vendange, à peu près le 15 septembre (HÉSIODE, *Œuvres*, 609-611). Les Pleiades sont alors encore assez loin de leur coucher, c'est-à-dire, dans le langage grec, de la position où l'observateur les voit se coucher à l'ouest avant le lever du soleil. En effet, d'après la date donnée par Hoffmann pour le coucher des étoiles fixes à Athènes en 430 avant J.-C. (PAULY-WISSOWA, *Real-Encyclopädie, Fixsterne*, 2427), celui-ci a lieu pour les Pleiades le 8 novembre. Ainsi la scène de l'*Iphigénie* se placerait approximativement dans la deuxième quinzaine de septembre. Or nous savons par Hésiode (*Œuvres*, 618 sqq.) qu'il était dangereux de naviguer à partir du coucher des Pleiades et que la meilleure saison pour les marins s'étendait entre le commencement d'août et la fin de septembre (*Ibid.*, 663). On voit que la date choisie par Euripide est celle qui explique le mieux l'impatience qu'ont les Grecs de se mettre en mer. L'absence des vents, en empêchant le départ de la flotte, rapprochait chaque jour l'époque où, avec le coucher des Pleiades, la navigation va devenir pleine de périls et peut-être impossible.

## 68-70

δίδωσ' ἐλέσθαι θυγατρὶ μνηστήρων ἕνα,  
 ὅτου πνοαὶ φέροιεν Ἀφροδίτης φίλαι.  
 Ἥ δ' εἶλεθ', ὥς γε μήποτ' ὄφελεν λαβεῖν,  
 Μενέλαον.

« Tyndare, dit Agamemnon, permet à Hélène de choisir celui des prétendants dont l'influence amoureuse l'entraînerait. Elle choisit, façon dont elle n'aurait jamais dû choisir (λαβεῖν est un substitut de ἐλέσθαι), Ménélas. » Je refuse d'admettre comme nécessaire la correction de Munk : ὅς σφε μήποτ' ὄφελεν

λαβεῖν, « elle choisit celui qui jamais n'aurait dû la prendre ». Elle est approuvée par tous les éditeurs, parce que « le sujet de λαβεῖν doit être Ménélas » (Weil). Mais s'il est vrai de dire en général que c'est l'homme qui prend la femme (λαμβάνει γυναῖκα), c'est bien ici le cas de dire que c'est la femme qui prend le mari. Agamemnon peut souhaiter qu'Hélène eût pris un autre mari que Ménélas, mais il ne peut guère considérer comme ayant jamais été possible que son prétendant Ménélas, choisi par elle, eût refusé de la prendre pour femme.

## 332-336

ME. Πλάγια γὰρ φρονεῖς, τὰ μὲν νῦν, τὰ δὲ πάλαι, τὰ δ' αὐτίκα.

AF. Ἐκκεκόμψευσαι· πονηρῶν γλῶσσ' ἐπίφθονον σοφή.

ME. Νοῦς δέ γ' οὐ βέβαιος ἄδικον κτῆμα κού σαφὲς φίλοις.

Βούλομαι δέ σ' ἐξελέγξαι, καὶ σύ μῆτ' ὀργῆς ὕπο 335

ἀποτρέπου τάληθές οὔτε κατατενωῖ λίαν σ' ἐγώ.

Le vers 333 a donné lieu à des corrections variées, entre lesquelles je n'ai admis que celle de πονηρόν en πονηρῶν (Bothe). Depuis Ruhnken, tous les éditeurs ont adopté la correction εὖ κεκόμψευσαι. Je ne vois pas la nécessité de faire disparaître ici du texte le verbe ἐκκομψεύεσθαι, bien qu'il ne soit pas attesté ailleurs. C'est un bon exemple de ces verbes composés intensifs avec ἐκ qu'Euripide et Sophocle aiment à créer; comparer ἐκκομπάζειν (SOPHOCLE, *Électre*, 569), ἐκκαυγᾶσθαι (EURIPIDE, *Bacchantes*, 31), ἐκγαυροῦσθαι (*Iph. Aul.*, 101), trois formations analogues qui sont aussi des ἄπαξ.

L'expression πλάγια φρονεῖς, le tour τὰ μὲν νῦν . . . αὐτίκα, pour dire simplement « tu biaises, tu ruses sans cesse », constituent un langage qu'Agamemnon peut qualifier de κομψός, « recher-



ché, fin ». Entendez : « Tu es trop fin ; la langue des méchants est une chose odieuse, quand elle est habile. » L'extrême finesse est la marque du sophiste. Cf. PLATON, *Lachès*, 197 D, πρέπει . . . σοφιστῆ τὰ τοιαῦτα μᾶλλον κομψεύεσθαι ἢ ἀνδρὶ κτλ. Pour l'idée, il faut rapprocher *Médée*, 580, Ἐμοὶ γὰρ ἄβστις δικὸς ὢν σοφὸς λέγειν | πέφυκε πλείστην ζημίαν ὀφλισκάνει. Cf. *Troyennes*, 967 sq. Le reproche de πονηρός est encore adressé à Ménélas au vers 387, Πονηροῦ φωτὸς ἡδοναὶ κακαί. La correction πονηρά (εὐ κεκόμψευσαι πονηρά · γλῶσσ' κτλ. Munk, Paley, Murray) donne à l'idée γλῶσσ' ἐπίφθονον σοφῆ une généralité qui n'est pas ici admissible.

Les vers 334-336 sont l'exorde d'un discours où Ménélas entend prouver à Agamemnon qu'il n'est plus le même pour ses amis depuis qu'il a le pouvoir (337-349), et que, comme chef, il est irrésolu et impuissant à remplir son devoir envers la Grèce (350-375).

Le vers 336 est donné comme il suit par L : ἀποτρέπου (corrigé de ἀποστρέφου par L<sup>2</sup>) τάληθές οὔτοι καταινῶ λίαν σ' ἐγώ. La correction adoptée par les éditeurs est celle-ci : ἀποτρέπου τάληθές οὔτε (ou bien οὔτ' αὐ) κατατενῶ λίαν ἐγώ. Ils entendent : « Je veux te confondre, et toi, par colère, ne rejette pas la vérité, et de mon côté je n'insisterai pas trop vivement. » La faute, indiquée par la métrique et par le sens, gît évidemment dans καταινῶ. La correction κατατενῶ (Boeckh) est excellente au point de vue paléographique. Néanmoins, pour les critiques difficiles, le vers, tel qu'il est rétabli et interprété, prête à deux objections : Il ne donne qu'un sens assez vague et banal : « Je n'insisterai pas trop. » Ce sens même n'est obtenu qu'au prix de la suppression du sé du manuscrit. Or c'est compromettre une correction, même excellente, que de l'interpréter en se débarrassant d'une autre leçon qui n'a en soi rien de suspect.

Je crois que les commentateurs n'ont pas su tirer de κατατενῶ le sens énergique et pittoresque qu'il donne ici à l'expression,

et c'est précisément en lui gardant comme complément le pronom *σέ* qu'on réussit à le dégager.

Il arrive souvent que des expressions figurées, dont les Grecs saisissaient le sens immédiatement, nous embarrassent et exigent des commentaires parce que la langue spéciale d'où elles sont tirées ne nous est pas assez familière. C'est le cas notamment pour une foule de tropes empruntés à la marine ou à la palestre. Par exemple, Médée, usant d'un composé du verbe *τείνω*, emploie la langue des lutteurs quand elle dit à Jason, *Médée*, 585, ἐν γὰρ ἔκτενεῖ σ' ἔπος : « Un seul mot va t'étendre par terre, c'est-à-dire te confondre. »

Dans le passage que nous étudions, il me paraît que le trope est emprunté à un domaine devenu plus étranger encore à notre pensée moderne. Le verbe *κατατείνειν* a une acception spéciale dans la langue de la torture judiciaire; il se dit du supplice que l'on inflige à un accusé en allongeant ses membres sur le chevalet afin de le faire avouer; Démosthène, 48, 18, ὁ ἄνθρωπος . . . κατατεινόμενος ὑπὸ τῆς βασάνου προσωμολόγησε. Suidas (citant Élien), s. v. στρεβλούμενος . . . καὶ ἐκεῖνον παράγουσι καὶ στρεβλοῦσι καὶ κατατεινόμενος ἀληθῆ λέγει, καὶ πυρὶ παραδίδοται. Cf. s. v. κατατείνας.

Ménélas dit donc ici à Agamemnon : « Ne cherche pas à échapper à la vérité et je ne devrai pas trop te torturer (pour te faire avouer). Avoue la vérité pour ne pas m'obliger à te mettre au supplice (par des arguments pénibles pour toi). »

### 360-365

Il est intéressant de signaler, dans la suite du discours de Ménélas, des passages où, comme il l'annonçait au vers 336, il tourmente son frère pour lui faire reconnaître la vérité. « Lorsque Calchas, dans un sacrifice, eut dit de sacrifier ta fille

à Artémis pour obtenir le départ de la flotte, avec joie et content tu promis de sacrifier ton enfant. »

ἄσμενος θύσειν ὑπέσθη παιῶνα καὶ πέμπεις ἐκὼν, 360  
 οὐ βία — μὴ τοῦτο λέξεις — σὴ δάμαρτι, παιῶνα σὴν  
 δεῦρ' ἀποστέλλειν, Ἀχιλλεῖ πρόφασιν γαμουμένην.  
 Κᾶθ' ὑποστρέψας λήληψαι μεταβαλὼν ἄλλας γραφάς,  
 ὡς φονεὺς οὐκέτι θυγατρὸς σῆς ἔση. — Μάλιστα γε.  
 Οὗτος αὐτός ἐστιν αἰθῆρ ὃς τάδ' ἤκουσεν σέθεν.

« Et tu mandes volontairement, non de force — ne prétends pas cela — à ton épouse d'envoyer ici ton enfant, sous prétexte de lui faire épouser Achille. Puis t'étant ravisé, tu es pris comme ayant écrit une autre lettre, parce que (dis-tu) tu ne veux pas être le meurtrier de ta fille. — Oui, certainement. C'est le ciel même qui t'a entendu dire cela. »

Presque toutes les éditions introduisent dans ces vers des corrections, des transpositions ou des athétèses de vers qu'il faudrait de longues pages pour discuter en détail.

Il suffit de montrer que le texte se comprend parfaitement si l'on tient compte du jeu des personnages en scène. Après les mots ἄσμενος . . . πέμπεις ἐκὼν, qui sont d'ailleurs en contradiction avec les vers 94 sqq., où Agamemnon a voulu montrer en Ménélas l'instigateur de sa résolution, Agamemnon fait un geste de protestation auquel Ménélas réplique en disant : οὐ βία, μὴ τοῦτο λέξεις. Les mots ὡς φονεὺς οὐκέτι θυγατρὸς σῆς ἔση n'indiquent évidemment pas le contenu de la lettre, mais prétendent exprimer la pensée qui a poussé Agamemnon à écrire celle-ci. Agamemnon, qui voit avec angoisse que Ménélas sait tous ses secrets, doit continuer à faire des signes de dénégation. De là, nouvelle affirmation de celui-ci : Μάλιστα γε. Et il en appelle au ciel même, qui a été témoin de la nouvelle résolution d'Agamemnon.

## 418

Le messager dit à Agamemnon, en lui annonçant l'arrivée de sa fille :

Μήτηρ δ' ὄμαρτεῖ, σῆς Κλυταιμνήστρας δέμας,  
καὶ παῖς Ὀρέστης, ὥστε τερφοθείης ἰδῶν,  
χρόνον παλαιὸν δωμαίων ἔκδημος ὢν.

La leçon ὥστε τερφοθείης a paru à bon droit suspecte. Paley et Murray ont adopté la correction de Hermann, ὡς τι τερφοθείης, la conjonction ὡς marquant le but, et l'optatif, insolite après un présent, étant mis comme si ὄμαρτεῖ impliquait l'idée d'un passé. Sans m'arrêter à la critique que l'on a faite ici de l'emploi de τι, je dois dire qu'à mon sens la phrase exige qu'un complément de ἰδῶν soit exprimé. Cette absence de complément rend également douteuse la conjecture de Hennig, ὥστ' ἂν ἦσθείης. La correction de Rauchenstein, ὃν σὺ τερφοθείης, introduit un complément, mais en ajoutant inutilement un σὺ emphatique.

Je propose de garder simplement à τερφοθείης sa valeur naturelle d'optatif et de lire : οὗς γε τερφοθείης ἰδῶν. « Puisse leur vue te réjouir, après ta longue absence de la maison ! »

Cette correction me donne l'occasion d'appeler l'attention sur une remarque générale que l'on ne trouve point dans les éditions critiques : c'est la confusion de ω et de ου, très fréquente dans le manuscrit L, et qui doit avoir sa cause dans une particularité de son archétype, par exemple, dans notre pièce, 173, ὡς pour οὗς (Scaliger), et dans la seule tragédie d'*Héraclès*, 1073 ὦ pour οὖ (editio Hervagiana secunda) ; 1110, προδῶς pour προδούς (Estienne) et inversement 856, ἐμβιβάζουσ' au lieu de ἐμβιβάζω σ' (Musgrave).

## 446-450

Ce passage, où Agamemnon se plaint de ce que son haut rang ne lui permet pas d'exprimer librement sa douleur, est transmis de la façon suivante dans le manuscrit L :

Ἡ δυσγένεια δ' ὡς ἔχει τι χρήσιμον.  
 Καὶ γὰρ δακρῦσαι βραδίως αὐτοῖς ἔχει  
 ἀνολβὰ τ' εἰπεῖν, τῷ δὲ γενναίῳ φύσιν  
 ἅπαντα ταῦτα · προστάτην γε τοῦ βίου  
 τὸν δῆμον ἔχομεν τῷ τ' ὄγλῳ δουλεύομεν. 450

Pour les deux derniers vers, on trouve chez Plutarque, *Nicias* 5, une tradition indirecte assez différente :

προστάτην δὲ τοῦ βίου  
 τὸν ὄγκον ἔχομεν, τῷ δ' ὄγλῳ δουλεύομεν.

Enfin, nous avons conservé l'imitation d'Ennius dans son *Iphigénie*, fragment 7, Ribbeck.

Plebes in hoc regi antistat loco : licet  
 Lacrumare plebi, regi honeste non licet.

Au vers 449, la leçon ἅπαντα ταῦτα est absolument inexplicable. Aucune des nombreuses corrections proposées n'a satisfait les éditeurs, et ils se sont ralliés (Hermann, Paley, Weil, Wecklein, Murray) à la transposition des mots ἅπαντα et ἀνολβα imaginée par Musgrave.

Cette transposition, qui serait d'ailleurs une bévue de copiste assez étrange, ne me paraît pas aboutir à un sens satisfaisant.

On change ainsi ἀνολβά τ' εἰπεῖν, qui est irréprochable : « les petits peuvent à leur aise pleurer et dire leurs misères », en ἅπαντά τ' εἰπεῖν, dont l'idée n'est pas vraie en soi : les petits ne possèdent pas la παρρησία absolue ; fût-elle même vraie, l'idée ne serait pas à sa place dans ce contexte. D'autre part, en écrivant ἀνολβα ταῦτα, on est obligé de donner à ἀνολβος un sens tout à fait insolite (« ces choses ne conviennent pas à sa haute fortune » Weil), et qui anticipe sur l'idée de la phrase suivante. Il faut donc bien appliquer un autre remède que la transposition, et dès lors on est amené à supposer que la faute gît dans le terme banal ἅπαντα, qui doit cacher une leçon plus rare.

Je propose de lire ἄπρακτα ταῦτα. L'adjectif ἄπρακτος signifie d'ordinaire « vain, sans résultat » ; mais le sens de « non faisable, impossible », qui serait ici exigé, est très naturel et il apparaît chez Théognis, 461.

Μήποτ' ἐπ' ἀπρήκτοισι νόον ἔχε, μηδὲ μενοίνα.

χρόμασι, τῶν ἄνυσις γίνεται οὐδεμία.

Pour le vers 450, le choix entre les deux variantes, celles de L et de Plutarque, est hasardeux. Je vois que tous les éditeurs ont adopté ici la tradition indirecte. Il se pourrait cependant qu'en préférant τὸν ὄγκον à τὸν δῆμον, on enlève du texte un jeu sur le mot προστάτης dans lequel apparaît la marque du styliste. Euripide fait ici parler à Agamemnon la langue d'un homme d'État de l'Athènes de son temps. Le titre consacré du chef de la démocratie est celui de προστάτης τοῦ δήμου (Thucydide III 75,2 et souvent ; cf. chez Euripide, *Oreste* 772.911). Agamemnon dirait donc ici que lui, qui est le προστάτης τοῦ δήμου, le chef du peuple, a en revanche le peuple, τὸν δῆμον, comme maître de sa propre conduite, προστάτην τοῦ βίου. Dans sa vie privée, il est l'esclave de la foule dont il est le chef politique, et il n'est pas libre de pleurer à son gré, comme le moindre des citoyens. Le meilleur commentaire de cette servitude de l'homme d'État est le

chapitre où Plutarque (*Périclès*, 36) fait la description poignante de l'attitude impassible de Périclès en présence des deuils qui assaillirent la fin de sa vie.

Avec τὸν ὄγκον, le sens est : « Pour maître de notre vie, nous avons notre rang élevé. notre grandeur »; mais alors, logiquement, ce n'est pas à la foule, τῷ ὄγκῳ, que le chef serait asservi, c'est à sa grandeur même. Τὸν ὄγκον me fait donc l'effet d'être une de ces variantes qui s'introduisent dans les citations détachées de leur contexte, et qui font leur fortune en les banalisant.

## 558-567

Διάφοροι δὲ φύσεις βροτῶν,  
διάφοροι δὲ τρόποι · τὸ δ' ὄρ-  
θῶς ἐσθλὸν σαφὲς αἰεὶ.

560

Τροφαὶ θ' αἰ παιδεύομεναι  
μέγα φέρουσ' ἐς τὰν ἀρετάν·  
τό τε γὰρ αἰδεῖσθαι σοφία,  
τὰν τ' ἐξάλλασσουσαν ἔχει  
χάριν ὑπὸ γνώμας ἐσορᾶν  
τὸ δέον, ἐνθα δόξα φέρει  
κλέος ἀγήρατον βιοτᾶ.

565

Ce passage difficile a donné lieu à d'abondantes corrections. J'ai adopté 559 διάφοροι Hoepfner διάτροποι L — τρόποι · τὸ δ' ὄρθῶς Barnes Musgrave τρόποις · ὁ δ' ὄρθῶς L — 566 δόξα Barnes (confirmé par la responcion métrique) δόξαν L — 567 βιοτᾶ Markland βιοτάν L.

Il serait très long et peu utile de discuter ici les diverses explications que l'on a données de l'ensemble de ce morceau.

Pour juger à quel point elles peuvent être différentes, les lecteurs n'auront qu'à comparer à la mienne celle que Weil a indiquée dans les notes de son édition.

Dans une première strophe (543-557), les femmes du chœur ont souhaité de ne connaître qu'un amour où n'entre pas la passion. Dans notre antistrophe, elles expriment des réflexions plus générales sur la vertu. Pour mon interprétation, je me suis fondé particulièrement sur les vers 377-387 de l'*Hippolyte* que l'on n'avait pas encore rapprochés de notre passage. « Si différents qu'ils soient par leurs natures et par leurs caractères, les hommes ont toujours la notion claire de ce qui est honnête. » Cf. *Hippolyte* 377 :

Καί μοι δοκοῦσιν οὐ κατὰ γνώμης φύσιν  
 πράσσειν κάκιον · ἔστι γὰρ τό γ' εὖ φρονεῖν  
 πολλοῖσιν. Ἄλλὰ τῆδ' ἀθρητέον τόδε ·  
 τὰ χρηστ' ἐπιστάμεσθα καὶ γιγνώσκομεν,  
 οὐκ ἐκπονοῦμεν δ', κτλ.

« La bonne éducation contribue beaucoup à la vertu (c'est-à-dire à la pratique de ce bien que nous connaissons). En effet, avoir de la pudeur, c'est une science. » Dans l'*Hippolyte*, Phèdre cite justement l'*αἰδώς* comme une des choses qui nous empêchent de pratiquer le bien. Il s'agit là de la pudeur mal comprise, de la mauvaise honte, 385

αἰδώς τε. Δισσαὶ δ' εἰσίν, ἧ μὲν οὐ κακῆ,  
 ἧ δ' ἄχθος οἴκων. Εἰ δ' ὁ καιρὸς ἦν σαφῆς,  
 οὐκ ἂν δὴ ἦσθην ταῦτ' ἔχοντε γράμματα.

La distinction de la bonne et de la mauvaise honte est déjà familière à la pensée grecque au temps d'Hésiode (*Travaux* 318, cf. ρ 347. Ω 45). Dans l'*Ion*, 336 sq., c'est la mauvaise honte qui fait hésiter Créuse à dire son secret. Un personnage



de l'*Érechthée* (fr. 365) affirmait, comme dans l'*Hippolyte*, la difficulté de distinguer les deux αἰδώς. Dans l'*Alceste* 601, le chœur dit que la noblesse de condition (τὸ εὐγενές) dispose à l'αἰδώς. Allant plus loin, Euripide affirme dans notre passage que la culture de l'éducation enseigne l'art difficile qui permet de reconnaître la bonne et la mauvaise honte.

C'est surtout pour les vers qui suivent, 564-567, que les interprètes me paraissent être sur une fausse voie. Pour moi, le sujet de ἔχει est encore τὸ αἰδεῖσθαι = ἡ αἰδώς. Le verbe suggère l'idée du substantif abstrait, exactement comme *Ion* 336 : Créuse. αἰδούμεθα. *Ion*. Οὐ τᾶρα πράξεις οὐδέν ἄργός ἢ θεός. Je proposerais donc : « et la pudeur a le don, qui la distingue (de la science), de discerner par l'intelligence le devoir (τὸ δέον; en effet, l'honnête, τὸ ἐσθλόν est clair, σαφές; ce que la pudeur comprend bien, c'est le cas où son accomplissement s'impose), en quoi l'opinion confère à notre conduite une gloire impérisable. »

Ainsi Euripide définit ici cette αἰδώς οὐ κακή que Phèdre et Créuse trouvaient difficile de savoir toujours appliquer à l'heure opportune. C'est l'αἰδώς qui n'est pas simplement un instinct ou une imitation, mais qui est réfléchie (ὑπὸ γνώμας) et peut rendre raison d'elle-même, une αἰδώς que, dans la langue socratique, on appellerait μετὰ λόγου. Cf. Platon, *Théétète* 201 C, τὴν . . . μετὰ λόγου ἀληθῆ δόξαν ἐπιστήμην εἶναι.

L'importance centrale, au point de vue de la pratique de la vertu, accordée ici à l'αἰδώς est conforme à une conception ancienne. Le terme αἰδώς correspond souvent assez exactement à notre mot « honneur », et il exprime déjà en quelque sorte le côté subjectif de l'idée de δίκη chez Hésiode, *Travaux* 192; de même, ces deux idées sont jumelles chez Platon, *Protagoras* 322 C, et souvent. Ailleurs, dans notre tragédie encore, le chœur associe l'αἰδώς et l'ἀρετή, 1089, Ποῦ τὸ τᾶς Αἰδοῦς ἢ τὸ τᾶς Ἀρετᾶς . . . πρόσωπον; Il est très caractéristique, et très juste au point de vue psychologique, que ce soit dans la bouche d'une femme qu'ici

et dans l'*Hippolyte* la vertu soit présentée comme une αἰδώς intelligente. De même, l'enfant aimable et bien élevé qu'est Charmide répond à Socrate qui lui demande ce qu'est la σωφροσύνη, Platon, *Charmide* 160 E, Δοκεῖ τοίνυν μοι, ἔφη, αἰσχύνεσθαι ποιεῖν ἢ σωφροσύνη καὶ αἰσχυνητὸν τὸν ἄνδρωπον κα εἶναι ὅπερ αἰδώς ἢ σωφροσύνη.

Il me reste à justifier quelques détails de mon interprétation. Je donne τὸ αἰδεῖσθαι pour sujet à ἔχει χάριν, et non ὑπὸ γνώμας ἐσορᾶν τὸ δέον, comme on le fait généralement. Ces mots sont une apposition à χάριν, suivant une syntaxe dont on trouve des exemples, même en prose, par exemple, Platon, *Criton* 45 C, οὐδὲ δίκαιόν μοι δοκεῖς ἐπιχειρεῖν πράγμα, σαυτὸν προδοῦναι.

Ma traduction du mot ἐξαλλάσσουν surprendra au premier abord. On explique généralement : « qui s'écarte (du commun), c'est-à-dire extraordinaire » (Weil). Mais un pareil emploi du mot n'est attesté nulle part ailleurs et il ne donnerait à χάριν qu'une qualification générale et banale. Hermann traduit *gratiam compensantem*, mais ce commentateur, qui a souvent des obscurités oraculaires, néglige de nous apprendre quel complément il sous-entend avec *compensantem*, et je ne me charge pas de le dire à sa place.

D'après mon interprétation, ἐξαλλάττειν « s'éloigner ou s'écarter de, d'où être autre ou différent », serait ici employé intransitivement dans un sens qu'il a, au propre et transitivement, chez Thucydide V 71, 2, προθυμούμενος ἐξαλλάττειν αἰ τῶν ἐναντίων τὴν ἑαυτοῦ γύμνωσιν. Le participe passif ἐξηλλαγμένος, avec le génitif, a le sens de « différent » chez Isocrate, *Philippe* τὴν βασιλείαν . . . πολὺ τῶν ἄλλων ἐξηλλαγμένην. De même *Antidosis* 179, *Sur la paix* 63. Enfin l'actif lui-même, au sens de « s'éloigner de, différer de », se trouve plusieurs fois chez Aristote, par exemple, *Poétique* V 1449, B 13 (ἡ τραγωδία) πειρᾶται ὑπὸ μίαν περίοδον ἡλίου εἶναι ἢ μικρὸν ἐξαλλάττειν. On voit qu'ici διαφέρειν aurait pu presque remplacer ἐξαλλάττειν. *Physiognomiques* I 805, A 4, αἱ διάνοιαι πολὺ ἐξαλλάττουσιν ὑπὸ τῶν τοῦ σώματος παθημάτων.

Il faut donc entendre : « la pudeur est σοφία et de plus elle possède le privilège qui en diffère, qui se distingue d'elle (τὴν ἐξαλλάσσουσαν ἑαυτὴν τῆς σοφίας) de reconnaître le devoir. » Pour que la science détermine à la pratique de la vertu, il faut comprendre en elle l'αἰδώς intelligente qui confère la grâce spéciale de discerner le devoir. Le mot ἐξαλλάσσουσαν insisterait sur la différence qu'Euripide veut ici marquer entre sa conception et la doctrine de Socrate.

Dans l'idée finale de notre passage, ἐνθα δόξα φέρει κλέος κτλ., je signale une rencontre curieuse avec Pindare, *Néméennes* IX 33, αἰδώς γὰρ ὑπὸ κρύφα κέρδει κλέπτεται, ἃ φέρει δόξαν.